

# L'AMOUR D'UN OUVRIER,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR M<sup>rs</sup>. HYPPOLITE L'ÉVÈQUE ET MICHEL DELAPORTE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine, le 16 novembre 1839.



## DISTRIBUTION :

LE CAPITAINE RAYMOND.....	M. CHARLES.	UN TAILLEUR.....	M. HENRY.
ANATOLE, officier de cavalerie....	M. FORTUNÉ.	ESTELLE, fille de Raymond.....	M <sup>lle</sup> BONNYVAL.
CYPRIEN, ouvrier mécanicien.....	M. LÉON.	M <sup>me</sup> GERVAIS, mère de Cyprien....	M <sup>me</sup> LUDOVIC.
GÉLIOTTE, ami de Cyprien.....	M. ADALBERT.	OUVRIERS.	
UN DOMESTIQUE du père d'Anatole.	M. BASTIEN.		

## ACTE I.

Le théâtre représente l'atelier de Cyprien. — À gauche, un établi avec les instruments de mécanicien. — Non loin de là, une cheminée sur laquelle est une carafe pleine d'eau. — Porte au fond. — Porte à droite.

### SCÈNE I. CYPRIEN, GÉLIOTTE.

(Au lever du rideau, il fait très-peut jour. Cyprien est profondément endormi dans une chaise près de sa table de travail; à côté de lui, une chandelle brûle sans être allumée. L'orchestre exécute en sourdine le prélude de l'air suivant.)

GÉLIOTTE, entr'ouvrant la porte du fond.

La clef est sur la porte... alors, c'est qu'on est levé... et qu'on peut entrer. (Il entre.) Bonjour, la compagnie: tiens, il n'y a personne, excusez. Si on n'avait pas affaire à d'honnêtes gens pourtant! Quelqu'un a poussé un soupir, ici: oh! oh! c'est Cyprien qui dort là... dans une chaise... merci du dodo! (Regardant la chandelle.) Il aura passé la nuit à travailler... quelle bêtise. (Il s'avance sur la pointe du pied auprès de Cyprien.)

CYPRIEN, il murmure doucement des mots entrecoupés

Ami... lais... d'oi...

Je crois la voir... toujours...

C'est elle... c'est bien elle...

GÉLIOTTE.

Mais que diantre marmotte-t-il donc entre ses dents?

(Il écoute.)

CYPRIEN, continuant d'aller.

Sois mes seules amours

Estelle... chère Estelle...

GÉLIOTTE.

Estelle! qu'est-ce que c'est que cette beauté-là? ah! oui, je me souviens d'en avoir entendu parler souvent à Cyprien... je ne l'ai jamais vue c'est dommage, car il paraît que la petite n'est pas du tout chiffonnée...

CYPRIEN, rêvant toujours.

Ma bonne mère...

GÉLIOTTE.

Sa mère à présent... Estelle et sa mère! tout ce qu'il aime le plus au monde... j'ai bien envie

de le laisser dormir: il paraît si heureux! (Fausse sortie.) Oui, mais moi qui avais quelque chose d'intéressant à lui dire... bah! réveillons-le. (Il lui frappe sur l'épaule.) Eh! l'ami!

CYPRIEN, éveillé en sursaut.

Qui? qu'est-ce? de quoi?

GÉLIOTTE.

C'est moi, Géliotte, ton meilleur ami.

CYPRIEN, se levant.

Le diable t'emporte, va! de m'avoir réveillé!... Je faisais un si bon somme! (A part.) Et de si beaux rêves!

GÉLIOTTE.

Cyprien, ton inconduite me fait rougir.

CYPRIEN.

Mon inconduite?

GÉLIOTTE.

Crois-tu donc que je ne comprenne pas le langage de cette chandelle qui est à son couchant... (Il la lui montre et la souffle.) Une superbe chandelle des six et qui devait avoir au moins sept pouces de haut... si! c'est une indignité de passer les nuits là... le nez sur l'ouvrage.

CYPRIEN.

Bien obligé de ta morale; mais dis-moi, Géliotte, ce qui t'amène si matin.

GÉLIOTTE.

Tu ne songes donc pas à tout ce qu'il y a de coupable dans une pareille habitude; tu me diras à ça: c'est pour ma mère, mais ta respectable mère elle-même si elle savait tout... (Il s'embraille de plus en plus.) Tiens, regarde comme tu es tout pâle!... fils dénaturé qui attentes à tes jours! et tes amis qui ne te survivraient pas! cristi! quel bon enfant tu fais!... si j'allais te suicider... nom d'un petit bonhomme... c'est dans le code, tout ça... et la morale... ah! voilà! la morale tu la foules aux pieds, toi, la morale... tu oublies donc que tu le

dois à ta mère... à tes parens... à tes amis dans le besoin... ingrat... mauvais cœur... (Après une pause.) Prête-moi cent sous.

CYPRIEN.

Voilà les seuls mots que j'ai compris dans tout ton galimatias, au surplus je devais m'attendre à cette conclusion.

GÉLIOTTE.

Pourquoi ?

CYPRIEN.

Parce que quand par hasard il t'arrive de te remplumer un peu en travaillant, vite, tu cours au cabaret... et crac, plus de monnaie... alors, tu penses à moi.

GÉLIOTTE.

Sans doute ! ce serait t'insulter que d'agir autrement ; entre amis tout doit être commun.

CYPRIEN.

C'est-à-dire...

GÉLIOTTE.

C'est-à-dire que quand tu auras besoin d'argent je t'ouvrirai toujours ma bourse.

CYPRIEN.

Merci ! il n'y a jamais rien dedans.

GÉLIOTTE.

L'intention y est, ça suffit... comme on dit

CYPRIEN.

Le moyen que tu aies le gousset garni, à présent ! comme quand nous étions au même atelier, tu es un masard, un paresseux fini.

GÉLIOTTE.

Paresseux ! moi ! par exemple ! parce que je ne veux pas m'abîmer le physique à travailler. Prends garde, Cyprien, tu te rendras malade, il n'y a rien qui massacre le monde comme le travail et le sentiment.

CYPRIEN.

Le sentiment ?

GÉLIOTTE.

Eh oui ! tu t'es trahi tout à l'heure en dormant, et je sais maintenant à quoi m'en tenir sur une certaine Estelle...

CYPRIEN.

Après tout, ça ne te regarde pas.

GÉLIOTTE.

Si fait, ça me turlupine, ça m'exaspère de voir un ami qui se morfond l'âme à travailler, à roucouler... le travail, c'est bon pour les petites gens, les soupirs, c'est bon pour les gants jaunes.

CYPRIEN.

Encore une fois...

GÉLIOTTE.

Si ton Andalouse n'est pas une sacrée... prends exemple sur moi... c'est le moyen d'aller rondement et de ne pas devenir maigre et effilé comme un lézard... Il faut me voir avec mes particulières quand je suis au bal du Sauvage ou du Bœuf rouge... dans les allées couvertes.

CYPRIEN.

En effet, tu es beau.

GÉLIOTTE.

Écoute comment je sais manier le dialogue amoureux.

Après des larmes de crocodile.

Je t'aime ! ô ma toute charmante,

Veux-tu devenir mon amante,

Et dans tes meubles je te mets,

saillant la femme.

« Monsieur, je voudrais rester sage,  
« Ne me tenez pas ce langage...  
« Et quittons ces sombres bosquets,  
« Ah ! fuyons ces sombres bosquets, »  
Belles,

Quand vous avez fait votre rôle,

On fait le sien, on vous enjôle,

Et votre cœur,

Et votre tendre cœur,

Se rend à son vainqueur.

On n'a pas sa langue dans sa poche et l'on continue gracieusement la conversation :

Même air.

An jeu, sur les écus, je roule,

Je suis un vrai coq à la poule

Et je prétends te faire un sort.

« Monsieur, votre délicatesse,

« Va subtiliser ma jeunesse,

« De vous écouter j'ai grand tort ;

« Ah ! de vous écouter j'ai tort. »

Belles,

Quand vous avez fait votre rôle, etc.

CYPRIEN.

Parles comme tu voudras à tes conquêtes du Bœuf rouge, mais ne prononce le nom d'Estelle qu'avec respect... avec respect, entends-tu ?

GÉLIOTTE.

Excusez !

CYPRIEN.

M<sup>lle</sup> Estelle est la fille d'un brave officier décoré... et ses manières, son éducation...

GÉLIOTTE.

Son éducation ! c'est bel et bon... mais quels sont alors tes projets, tes espérances ?

CYPRIEN, tristement.

Mes espérances !... hélas ! je n'en ai pas... un autre sera plus heureux que moi.

GÉLIOTTE.

Bon ! je devine... cet autre, c'est ce beau jeune homme qui, en venant ici te commander de l'ouvrage a fait la connaissance de ta voisine... pauvre garçon ! tu ne risques rien, va.

CYPRIEN.

M. Anatole a des sentimens honnêtes ; fils d'un capitaine tué en Russie, et officier lui-même, n'est-il pas tout simple qu'il se soit lié avec M. Raymond, un des débris de notre vieille armée... et peut-on s'étonner s'il recherche M<sup>lle</sup> Estelle en mariage ?

GÉLIOTTE.

Épouser, lui !... allons donc ! pas si chose.

CYPRIEN.

Gélotte !

GÉLIOTTE.

T'as beau faire tes gros yeux, ça ne changera pas l'ordre et la marche de ta déconfiture... M. Anatole est riche, il empannamera la jeune fille qui est pauvre... et l'affaire s'arrangera... comme, comme, les couleurs !

CYPRIEN, avec menace.

Ah ! s'il avait une telle pensée !

GÉLIOTTE.

Bah ! bah ! le papa a la vue basse, il n'y voit que du feu... encore c'est tout au plus... et puis il est guenx comme un rat d'église, ton capitaine déplumé.

CYPRIEN.

Tu te trompes, M. Raymond a des moyens

d'existence assurés... Il n'a besoin de personne.

GÉLIOTTE.

Excepté du citoyen Mont-de-Piété.

CYPRIEN.

Que veux-tu dire ?

GÉLIOTTE.

Pardine ! c'est tout simple... je vas souvent dans c'te grande cassine-là, moi... l'autre jour, encore, je suis été y engager une queue d'honneur que j'avais gagnée à la dernière poule de l'estaminet du Cheval-Blanc... En couchant ma signature sur le grand registre de ma tante, j'ai vu le nom de M<sup>lle</sup> Estelle Raymond à côté du mien.

CYPRIEN, à part.

Grand dieu !

GÉLIOTTE.

On lui avait prêté douze francs sur un schall en bourre de soie.

CYPRIEN.

Et M<sup>lle</sup> Estelle était là ?

GÉLIOTTE.

Non pas... je me trouvais alors tout seul au bureau avec les gratte-papiers ; ainsi j'attendrai encore à une autre fois pour te dire si je trouve ta belle de mon goût.

CYPRIEN, à part.

Oh ! non, non... cela n'est pas possible.

GÉLIOTTE.

Ainsi mon bon ami, méfie-toi des passions... la vie est un chemin qui... car enfin, vois-tu... (Il s'embrouille.) Il n'y a pas de roses sans épines. Je sais bien que la philosophie est une belle chose... tu es un honnête homme... tu payes bien tes contributions... mais je te l'ai déjà dit : la morale... la morale surtout... c'est la chose essentielle... mais prête-moi donc cent sous.

CYPRIEN.

Au fait, c'est aujourd'hui la fête de ma bonne mère, et tu pourras lui acheter aussi un bouquet.

GÉLIOTTE.

C'est sa fête ! (A part.) Je n'en savais rien (Haut.) Mais mon ami, c'est pour cette belle occasion que je l'empruntais.

CYPRIEN.

Mon cher Géliotte, il faut que je me dépêche de sortir pour aller toucher l'argent de cette pièce. (Il montre une petite mécanique.) Tu vas attendre le réveil de ma mère et tu lui demanderas de l'argent de ma part. (Il met sa cravate.)

GÉLIOTTE.

Allons, j'attendrai.

CYPRIEN.

Au revoir.

GÉLIOTTE, le retenant un moment.

Cyprien, bon fils, bon ami, je te donne ma bénédiction.

CYPRIEN, sortant avec la petite mécanique qu'il serre dans un paquet.

Merci.

## SCÈNE II.

GÉLIOTTE, puis M<sup>lle</sup> GERVAIS.

GÉLIOTTE.

Décidément, je me risquerai... je sais bien que la mère rabat-joie est dure à la détente... elle vous fait des sermons à vous endormir les pieds

dans la monture ; mais c'est égal, qu'elle s'exécute et je lui pardonne... Oh ! la voilà.

M<sup>lle</sup> GERVAIS, entrant.

Déjà au travail, mon Cyprien... Il y a une heure que je l'entends...

GÉLIOTTE.

Salut à la maman Gervais,

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Ah ! c'est toi, mauvais sujet.

GÉLIOTTE, à part.

Ça commence bien ! (Haut.) Je venais vous dire un petit bonjour en passant.

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Où donc est Cyprien ?

GÉLIOTTE.

Sorti pour affaires...

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Quelle activité ! voilà un travailleur ! toujours sur pied avant les autres...

GÉLIOTTE.

Pardine, c'est pas sorcier d'être levé de bonne heure quand on n' se couche pas.

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Comment, il aurait passé la nuit !

GÉLIOTTE.

Oui, qu'il l'a passée ! et même que je lui ai fait à ce sujet un crâne de sermon.

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Je vois ce que c'est ; il se sera encore passionné pour la construction de quelque mécanique nouvelle, comme celle qu'il a portée la semaine dernière au concours de l'Institut.

(Elle va voir vers la table.)

GÉLIOTTE.

Comment, Cyprien a mis au concours ! quelle pêtresse ! ce que c'est que l'orgueil humain ! rechercher des prix, des médailles, des mentions honorables !... comme si ça lui faisait une plus belle jambe.

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Oh ! pour ce qui est des mentions honorables, tu ne risques pas d'en obtenir, toi.

GÉLIOTTE.

Voyez-vous ça !

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Ah ! Vous trahissez votre femme.

Ton seul Dieu, c'est la paresse,

L' moindre travail te fait peur ;

Et tu te montre sans cesse,

Flâneur,

Buveur,

Caquetteur !

GÉLIOTTE, à part.

Allons ! la voilà partie !

M<sup>lle</sup> GERVAIS.

Vrai piller d'estaminet,

Tu vas y passer ta vie...

(Le tirant.)

Quel sujet !

Quel gobet !

L'ami je te connais bien ;

De m' tromper pas moyen,

Tu n'es qu'un franc vaurien,

Un pas grand chose, un rien !

GÉLIOTTE.

Je pense qu'en voilà

Assez comme cela !..

Grâce pour ma modestie.

J'ai e caractère bien fait, j' prends la chose du bon côté; pas plus d' rancune qu'un enfant. Touchez là, maman Gervais.

(Il lui donne la main.)

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah! si tu voulais prendre exemple sur mon Cyprien!

GÉLIOTTE, à part.

Après la pluie, occupons-nous du beau temps. (Haut.) C'est vrai qu'il est un vrai modèle tout d' même, vot' fils; c'est la fine fleur des bons enfans; n'y a pas à dire quoi! il a le cœur sur la main!.. tout à l'heure encore, il me disait avec l'accent d'un homme sensible et vertueux. « Géliotte, tu vas attendre ici ma mère, et tu lui diras de ma part de te prêter une pièce de cent sous. »

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Il t'a dit cela?

GÉLIOTTE.

Ma vraie parole d'honneur sacrée!

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Sans doute un emprunt que tu veux faire pour aller...

GÉLIOTTE.

Oh! grâce, encore une fois... soyez tranquille, je vous rendrai ça avec le reste, on est folichonneur c'est vrai; mais au fond, on est honnête; il n'y a pas que les blonds qui soient délicats.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Enfin, puisque c'est de sa part, je n'ai rien à répliquer...

(Elle tire une pièce de cent sous de sa poche.)

GÉLIOTTE, à part.

Ca n'aura pas été sans peine.

M<sup>me</sup> GERVAIS, elle lui donne la pièce.

Tiens! (A part.) Autant de perdu!

GÉLIOTTE, contemplant la pièce.

Air: Quel regard.

La voici,

Dieu merci;

Sur mon âme,

Vous êt's un' bonn' femme!

(A part.)

La voici,

Dieu merci,

J'vas m'amuser sans souci.

(Gélotte sort palotant.)

### SCÈNE III.

M<sup>me</sup> GERVAIS, puis CYPRIEN.

Drôle de garçon, va! le cœur est excellent; mais la tête... ah! dam! tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir des enfans semblables à mon Cyprien... avec lui, je suis betreuse... je suis riche... (Cyprien entre.) Mais il me semble qu'il est bien long-temps dehors... quand il s'absente une minute, ça me fait toujours cet effet-là... (Cyprien est entré par le fond, tenant une pendule qu'il a posée doucement sur la cheminée.) C'est égal pourtant! il doit être tard... je vais demander au capitaine Raymond l'heure qu'il est. (On entend sonner la pendule, Cyprien se cache en riant. M<sup>me</sup> Gervais se retourne étonnée.) Le son d'une pendule!.. mais oui... sur la cheminée... une pendule! Ah! j'y suis à présent! c'est aujourd'hui la sainte Madeleine!.. Cyprien, c'est toi...

CYPRIEN, se montrant.

Oui, bonne mère... (Il l'embrasse.) Je vous la souhaite bonne et heureuse.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Mon Cyprien.

CYPRIEN.

Mon petit cadeau est-il de ton goût?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

S'il est de mon goût! une pendule dorée... et qui sonne, encore! mais tu l'es ruiné, mon ami.

CYPRIEN.

Bah! quand on a bon pied, bon œil et du courage, avec ça on n'est jamais ruiné... et puis j'ai voulu célébrer dignement ta fête.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Air du Diep.

Je veux avoir le plus grand soin

De ta pendule si gentille..

Lorsque tu te trouveras loin,

J'interrogerai cette aiguille.

CYPRIEN.

Quand la sainte Madelein' vient,

Ma mémoire toujours est prête...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

La mienn' jamais ne s'en souvient...

Près d' toi, c'est tous les jours ma fête.

CYPRIEN.

Pour une bonne crème de mère comme ça, je ne me jetterais pas dans le feu la tête la première... je ne donnerais pas mille fois ma vie!

M<sup>me</sup> GERVAIS.

À propos de ça, mon ami, il faut que je te gronde... Comment! tu passes les nuits à travailler!

CYPRIEN, à part.

Bavard de Gélotte va... (Haut.) Oh! je suis bien excusable aujourd'hui... ma petite pendule vous a fait tant de plaisir!..

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Oui, maista santé, elle ne se remonterait pas comme un cadran.

CYPRIEN.

Je voudrais pouvoir vous donner tout ce qu'il y a de plus beau... que vous soyez aussi heureuse que la femme d'un banquier... que vous preniez tous les matins dans votre lit la fine tasse de bon chocolat, et à dîner la petite goutte de cognac pour faire la digestion!.. Je veux...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Moi, je veux l'embrasser encore!

(Ils s'embrassent.)

CYPRIEN.

Il n'y a pas que moi qui vous aime, allez; tous ceux qui vous connaissent en sont là; et pour commencer, nos voisins, M. Raymond et M<sup>lle</sup> Estelle, vous adorent.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ils sont si bons! mais, mon pauvre Cyprien, c'est toi qui as des adorations dans le voisinage et si j'en crois mes petites observations...

CYPRIEN, avec plus de sérieux.

Oh! ne parlez pas de cela, ma mère, si on vous entendait, on me croirait fou... aimer une sibelle demoiselle!.. (On entend parler dans le Mais chut! j'entends M. Raymond.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Dans son malheur d'avoir perdue la vue, le ciel lui a donné du moins un ange gardien.

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> GERVAIS, CYPRIEN, M. RAYMOND,  
ESTELLE.

(On voit au fond Estelle qui conduit et soutient son père.)

ESTELLE.

Peut-on entrer ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Comment donc ! si on peut entrer ! Ah ben !

RAYMOND.

Bonjour, voisin...

M<sup>me</sup> GERVAIS et CYPRIEN.

Salut à M. Raymond... à M<sup>lle</sup> Estelle...

ESTELLE.

Bonne fête à madame Gervais...

RAYMOND.

Vive sainte Madeleine ! Aujourd'hui, voisine, il est permis de s'embrasser. (Il l'embrasse.)

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Sans doute, ah ! de bien bon cœur !

CYPRIEN, présentant une chaise.

Tenez, monsieur Raymond, voilà une chaise.

RAYMOND.

Parbleu, mon garçon, crois-tu donc que je ne l'aperçoive pas?... Je ne suis pas encore tout-à-fait aveugle... Dieu merci... j'y vois encore assez pour me conduire, pour distinguer le jour de la nuit... et, en m'approchant un peu, pour voir si une femme est jolie... C'est encore du bonheur... Mais, auparavant de m'asseoir, permettez...

(Il donne un gros bouquet qu'il tenait caché, et s'assied ensuite.)

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Oh ! le joli bouquet !

ESTELLE.

Fai le mien aussi. (Elle en présente un autre.)

CYPRIEN.

Petite mère, il faudra avoir bien soin de ces fleurs.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Mets-les dans la carafe. (Cyprien obéit.)

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Vraiment, monsieur Raymond, c'est bien aimable à vous d'avoir pensé à la Sainte-Madeleine.

RAYMOND.

C'est une petite marque d'amitié. (Avec gatté.) D'ailleurs, j'ai toujours eu un grand faible pour les saintes...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ce cher monsieur Raymond ! J'aime à vous voir cette belle humeur, cette bonne santé !

RAYMOND.

Ce n'est pas la santé qui est en défaut, et, sans cette méchante infirmité... (Il montre ses yeux.)

ESTELLE, à son père.

Oui, mais dans ce malheur il y a, pour te consoler, un souvenir de gloire...

CYPRIEN.

Je l'aurais parié !

M<sup>me</sup> GERVAIS, à Raymond.

Oh ! racontez-nous donc ça ?

RAYMOND.

Volontiers... Ces souvenirs-là, ça vous rajeunit... ça vous retrempe... C'était à Montmirail... à Montmirail, où les autres ont reçu une de leurs dernières leçons ! Comme nos boulets

labouraient la terre ! et quelle récolte de lauriers nous apportaient leurs sillons sanglants ! Oh ! la victoire donnait une bien bonne odeur à la poudre ! Et le plomb, qui sifflait à nos oreilles, formait de bien doux concerts !... Il fallait voir ça !... La partie était belle, corbleu ! (Il s'assied.)

CYPRIEN.

Il faisait chaud à Montmirail !

RAYMOND.

Un feu ! J'étais d'une joie... Mais voilà le hic de la chose... le mauvais côté... mes diables d'yeux enfin !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Pauvre capitaine !

RAYMOND.

Je servais une vieille moustache de canon, ridé par quinze ans de gloire... J'y allais d'un cœur !... Je m'appretais, pour la dernière fois, à lui faire dire deux mots à des drôles qui faisaient encore les mutins... Tout-à-coup la lumière crève, la culasse éclate... un de mes compagnons tombe mort... Et moi, moi, je suis aveugle...

CYPRIEN ET M<sup>me</sup> GERVAIS.

Comment, aveugle ?

RAYMOND.

Oui, aveugle... complètement aveugle pendant plusieurs mois. Alors, je l'avouera, je manquai de caractère... j'avais dans le cœur de grosses larmes... C'était bien naturel, allez !... Je m'écriais près de l'affût brisé... « Malheureux ! tu ne pourras plus servir ton pays, tu ne le verras plus l'Empereur... non tu ne le verras plus... — Au moins, ajouta une voix, tu te souviendras de lui... » Et je sentis quelqu'un qui attachait un ruban à ma boutonnière... C'était lui ! c'était l'Empereur !

CYPRIEN ET M<sup>me</sup> GERVAIS.

L'Empereur ?

RAYMOND.

Oui, c'était mon empereur ; mais je ne le voyais plus, je ne devais plus le voir... Lorsque je recouvrai en partie la vue... il était proscrit... un autre occupait sa place... sur le trône... et non point dans mon cœur, sur lequel brillait cette croix qui venait de lui... car ma croix, voyez-vous, c'est mon talisman, c'est mon Dieu... Souvent je la couvre de baisers... Il me semble alors que la lumière m'est entièrement rendue... Je le vois... lui... il me sourit... il me console... La gloire m'apparaît comme un éclair... elle vient enivrer mon âme... J'assiste à nos mille combats... à nos mille triomphes... Les tapageurs sont vaincus... l'Europe tremble à nos pieds... nous sommes les maîtres du monde... O bonheur ! (Après une pause et avec tristesse.) Mais réveille-toi donc, pauvre fou ! Que parles-tu de gloire ?... tu es presque aveugle...

Que parles-tu de l'Empereur ?... ne l'ont-ils pas assassiné... les lâches... (Il essuie une larme.)

ESTELLE.

Je t'en prie, bon père, chasse de si tristes pensées.

RAYMOND.

Tu as raison, Estelle... un jour de fête... je prends mal mon temps pour m'affliger... d'ailleurs, en l'an de grâce 1825, il se passe des choses si étranges qu'il n'est peut-être pas si malheureux pour moi de ne pas les voir.

CYPRIEN.

Le fait est que les temps d'aujourd'hui ne sont pas couleur de rose...

RAYMOND.

Insensiblement nous allons tomber dans la politique... laissez ce sujet assez aride pour les dames et ennuyeux pour tout le monde.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

La politique ! mais après mon fils et mon café, c'est ce que j'aime le plus au monde... je suis même abonnée à un journal, en compagnie de la mercière et de la parfumeuse... voici justement le numéro d'aujourd'hui.

RAYMOND.

J'ai aussi la manie des journaux ; c'est ma bonne Estelle qui se charge de me lire les nouvelles... ce qui ne doit pas l'amuser beaucoup.

ESTELLE.

Dès l'instant que cela peut l'être agréable.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Aujourd'hui, mademoiselle, j'usurperai votre place ; vous travaillez trop, vos yeux se fatigueraient encore à lire... ils sont tout rouges ce matin.

ESTELLE, bas à M<sup>me</sup> Gervais.

Silence ! de grâce.

RAYMOND.

Comment, ma fille, tu te fatigues à ce point-là ?

ESTELLE.

Ce n'est rien... un coup d'air, et voilà tout.

RAYMOND.

C'est différent ; je veux bien que ma fille s'occupe pour se distraire, mais je n'entends pas qu'elle travaille avec excès. A coup sûr, nous ne sommes pas riches, mais avec mes douze cents francs de demi-solde, nous pouvons être, sinon dans une position heureuse, du moins à l'abri du besoin.

ESTELLE, à part.

Puisse son erreur se prolonger long-temps encore !

(M<sup>me</sup> Gervais déplie le journal.)

CYPRIEN.

Tiens, petite mère, voilà tes lunettes.

M<sup>me</sup> GERVAIS, assise.

Voyons ce qu'il rabache aujourd'hui, le journal ? (Elle lit.) « La Chambre des députés a passé hier à l'ordre du jour sur une pétition adressée par les officiers de l'ancienne armée dont la demi-solde a cessé. » (S'interrompant.) Pauvres soldats ! faites-vous donc écharper, voilà comme on vous récompense !

RAYMOND, agité depuis quelque temps.

Un instant !.. non, je ne me trompe pas... nous sommes aujourd'hui le 22 juillet... ma demi-solde expirait le 1<sup>er</sup> janvier dernier !.. il y a six mois... ô mon Dieu ! quel trait de lumière.

CYPRIEN, à part.

Gélotte m'avait dit la vérité... ils sont pauvres !

RAYMOND.

Ma fille, mon enfant, comment avons-nous vécu depuis ce temps ? Ah ! je tremble de deviner... oui, je sais maintenant pourquoi tes yeux sont fatigués ! Estelle... Estelle...

ESTELLE.

Oh ! jamais pourtant le travail ne me semblera pénible.

CYPRIEN, à part.

Quelle femme !.. et dire que jamais...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Que vont-ils devenir ?

RAYMOND.

Avec quel courage je travaillerais pour elle ! hélas ! ma vie est encore pleine de force, et j'ai l'impuissance de la mort !

ESTELLE.

De grâce, mon père... calme ces inquiétudes qui m'affligent.

RAYMOND.

Et dire que nous n'avons aucune ressource.

CYPRIEN et M<sup>me</sup> GERVAIS, à part.

Pauvres gens !

ESTELLE.

J'y pense, il existe peut-être un moyen de parer au malheur qui nous menace.

RAYMOND.

Un moyen ! et lequel !

ESTELLE.

M. Dorvigny, ton ami d'enfance...

RAYMOND, sombre.

Eh bien ?

ESTELLE.

Il est riche, très riche même... aujourd'hui il pourrait te secourir si tu consentais à une réconciliation.

RAYMOND.

Non, non, ma fille ; c'est lui qui a eu le premier tort et je mourrai de faim plutôt que de subir l'humiliation de sa charité.

(On entend un grand bruit dans l'escalier.)

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Quel est ce bruit ?

CYPRIEN.

Je vais voir.

(Il sort.)

RAYMOND.

Que votre fils est heureux, madame Gervais, au moins son bon cœur, en soulageant sa mère, n'est pas trahi par les infirmités.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Sur ce chapitre-là, M. Raymond, le ciel vous a donné aussi un enfant qu'on peut citer comme un modèle.

RAYMOND.

Aussi, combien je l'aime !

(Il serre sa fille dans ses bras.)

CYPRIEN, revenant avec tristesse.

Quelqu'un vous demande, M. Raymond.

RAYMOND.

Merci, Cyrien. (A Estelle.) Ma fille, ne faisons pas attendre. (Il se lève.)

Ain de la scène de Robit des bois.

CYPRIEN, bas à sa mère.

Destin funeste ! une triste nouvelle,

Dans un instant, va les frapper hélas !

RAYMOND, à part.

Viens, mon enfant, viens, ma gentille Estelle,

Pour se guider, ton père attend ton bras.

ENSEMBLE.

CYPRIEN et M<sup>me</sup> GERVAIS.

Destin funeste ! une triste nouvelle,

Dans un instant, va les frapper hélas !

Pauvre Raymond, infortunée Estelle,

C'est le malheur qui s'attache à vos pas.

ESTELLE et RAYMOND.

Allez, peut-être, une bonne nouvelle,  
Va, dans l'instant, nous consoler là-bas.  
D'un sort jaloux, la rigueur trop cruelle,  
Ne peut toujours s'attacher à nos pas.

*(Raymond et Estelle sortent. Leur dialogue continue avec la tristesse de  
de Cyprien et de sa mère.)*

SCÈNE V.

CYPRIEN, M<sup>me</sup> GERVAIS.

CYPRIEN.

Pauvre gens ! encore un nouveau malheur !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Un nouveau malheur ?

CYPRIEN.

Hélas ! oui... chassés de leur logement par  
huissier... leurs meubles saisis.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Il est possible !

CYPRIEN.

Et tout ça, pour deux cents malheureux francs  
qui sont dûs au propriétaire... c'est ce cancre-là  
qui dirige l'escorte aux doigts crochus... ils  
veulent tout enlever.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Que m'apprends-tu là !

CYPRIEN.

J'ai voulu attendrir l'implacable créancier ;  
mais bah !.. il est dur comme les pierres de sa  
maison... Ah ! pourquoi faut-il que je ne sois pas  
riche !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Et dire que l'adversité a choisi pour les acca-  
bler précisément le jour de ma fête.

CYPRIEN.

Un jour où nous devions être si heureux !.. Je  
l'étais déjà, moi, en voyant sur la cheminée cette  
petite pendule que tu désirais tant... A présent,  
tout ma joie a disparu.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Dis-moi, Cyprien, cette pendule est-elle tout-  
à-fait achetée ?

CYPRIEN.

C'est-à-dire que je l'ai prise à condition...  
Avant de conclure le marché, il fallait bien savoir  
si le cadeau était de ton goût.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Tu ne l'as donc pas payée ?

CYPRIEN.

Pas encore.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Tu ne serais pas fâché si je te demandais autre  
chose pour ma fête ?

CYPRIEN.

Fâché ! par exemple !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

En ce cas, écoute, mon garçon, reportes cette  
pendule au marchand, et l'argent que tu possè-  
de, vas le porter au propriétaire... Rendons le  
repos à nos voisins qui sont bien à plaindre en  
ce moment.

CYPRIEN.

Quoi ! tu veux... Oh ! mais viens donc, viens  
donc que je t'embrasse sur tes deux bonnes  
joues. *(Il l'embrasse.)* Comme ils vont être con-  
tents. Oh ! j'ai là-dessus *(Montrant son cœur.)* un  
poids de cent livres de moins... A présent, vive

la joie ! vive la sainte Madeleine !.. en avant les  
dances et les chansons. *(Il chante.)* Tra la, la, la.  
Je puis chanter, maintenant... je n'ai plus dans  
le gosier un chat qui m'étrangle. *(Il chante.)*

Tra la, la, la, la.

L'ouvrier d'Paris, le voilà.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Tu deviens fou !

CYPRIEN.

Je suis bien joyeux... et tout à l'heure j'étais  
si triste... *(La pendule sonne.)* Comme elle avait  
une belle voix. *(Il la prend.)* Allons-nous-en, ma  
mignonne, tu diras à ton futur maître que jamais  
tu ne sonneras une plus belle heure. *(En sortant.)*  
Il heurte Anatole qui reste stupéfait du trouble où il  
le voit. Pardon, M. Anatole de Beaumanoir...  
Ça va bien ?.. et moi aussi... vous êtes bien bon.  
Donnez-vous donc la peine d'entrer... Je suis à  
vous dans l'instant. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> GERVAIS, ANATOLE.

ANATOLE.

Ah ça ! mais, la tête n'y est plus... qu'a-t-il donc  
aujourd'hui, votre Cyprien ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ce n'est rien... une course, à faire, de l'ou-  
vrage pressé... de l'argent à recevoir.

ANATOLE.

Il m'a donné un coup dans les côtes.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Allez, il est bien excusable... si vous saviez...

ANATOLE.

Je venais lui apporter de la besogne.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Il ne s'en plaindra pas.

ANATOLE.

Vous savez que Cyprien a fait dernièrement  
pour mon père une serrure à secret.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je sais...

ANATOLE.

J'en ai perdu la clef... et je voudrais en avoir  
promptement une autre... Nous sommes obligés  
de laisser ouverte la porte que la serrure fer-  
mait, attendu que personne ne pourrait la rou-  
vrir.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Excepté Cyprien.

ANATOLE, à part.

Ma clef, qui du reste est véritablement per-  
due, me servira de prétexte tout naturel pour  
continuer auprès de la petite Raymond, mes  
entreprises sentimentales.

M<sup>me</sup> GERVAIS, revenant.

Si vous preniez un livre pour tuer le temps  
jusqu'au retour de Cyprien ?.. tenez voici un  
traité sur la mécanique... ça doit être amusant.

ANATOLE.

Je le crois...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Moi, avec votre permission je vais m'occuper  
de mon petit ménage.

ANATOLE.

A votre aise.

*(M<sup>me</sup> Gervais sort.)*

## SCÈNE VII.

ANATOLE, seul, lisant.

« Traité sur la construction des engrainages. » Voilà un livre fort divertissant en effet pour un jeune officier de cavalerie... Parbleu ! j'ai bien d'autres affaires que de m'occuper de ce bouquin. (Il jette le livre.) Allons donc, c'est mal à moi de mépriser la sublime science de M. Cyprien ! N'est-ce pas à cause d'elle que je vais avoir une bonne fortune de plus à raconter au régiment ? N'est-ce pas en venant par hasard chez cet ouvrier que j'ai fait la connaissance de cette jolie Estelle ?.. Si je pouvais parvenir à m'en faire aimer ! oh ! ce serait un coup de maître !.. Par bonheur j'ai su éviter, auprès du papa, un écueil qui m'aurait arrêté tout net : quelques mots échappés au vieux capitaine m'ont appris que j'avais devant moi ce Raymond, si rancunier, dont mon père, le colonel Dorvigny, me parle quelquefois. La chance veut encore que mon père porte, depuis long-temps, le nom de sa terre de Beaumanoir, dont il a fait l'acquisition jadis... Ainsi je puis, sans mentir, me nommer Anatole de Beaumanoir... Il faudrait pourtant hâter mes plans de conquête, car dans quelques jours je serai forcé de rejoindre mon régiment... et mon père, qui est à quatre-vingts lieues d'ici, pourrait revenir dans sa maison, sur laquelle j'ai certains projets. (Haut.) Scélérat !.. voyons... quelle tactique emploierai-je ?.. (Il réfléchit.) M'y voilà ! si je supposais que M. Dorvigny, lassé de la vieille brouille, ait le désir de revenir à son ancien ami et qu'il veuille prendre Estelle, pour servir d'intermédiaire entre eux !.. Oh ! la bonne idée !.. au milieu de ces dessins, là, sur cette table, voici justement du papier...  
(Il écrit à la table de Cyprien.)

« Mademoiselle,

« Désirant me rapprocher de votre père, mon ancien ami, j'ai pensé que vous seriez assez bonne pour vouloir bien vous entendre avec moi, sur les moyens à employer à cet égard. Vous ne refuserez pas (Appuyant sur le mot.) un vieillard, qui se sent déjà pour vous toute la tendresse d'un père. »

Signé le colonel Dorvigny. »

Ah ! j'oubliais le principal. « Le plus grand secret jusqu'à notre entrevue. Je vous attends, aujourd'hui même, à Belleville, route de Bagnolet, n. 14. » (Il cache.)

Estelle viendra... oh ! oui, elle viendra... (Il se lève.) Ce stratagème n'est pas très moral au moins ! j'en ai presque honte !.. Bah ! c'est après tout une ruse de guerre... je suis amoureux, et puis à vingt-cinq ans on pardonne tant de choses ! (On entend chanter Géliotte dans l'escalier.) Oh vient... (Haut.) Mon rival peut-être !.. (Géliotte entre.) Non, c'est un autre ouvrier.

## SCÈNE VIII.

ANATOLE, GÉLIOTTE.

GÉLIOTTE, sans voir Anatole qui le regarde en riant.

Air : Le solo de Babouze.

Ami de la bamboche,

J'ai perdu mon magot...

Quoiqu' sans l'sou dans ma poche,  
J' suis gai comme un Pierrot.  
Il faut, en cette vie,  
De la philosophie  
Pour chasser d' tristes jours :  
Rions, chantons toujours.  
Le vin, le jeu, les femmes,  
Voilà mes passe-temps ;  
Puis-je prendre, mesdames,  
De plus doux alimens ?  
Lorsque j'ai bu, les belles  
M' semblaient toutes fidèles,  
Je crois aux vrais amis...  
Qu'il est doux d'être gris !  
Ami de la bamboche, etc.  
Je n' fais rien le dimanche,  
Dans la s'maine je n' fais rien...  
J' suis gueux, mais en revanche  
Je me porte fort bien.  
De l'enfant de ma mère  
Je suis l'ami sincère...  
Sortir de l'oisiv'té  
Expos'rait ma santé.  
Ami de la bamboche, etc.

ANATOLE.

Voilà un garçon qui n'engendre pas la mélancolie...

GÉLIOTTE.

La mélancolie... connais pas.

ANATOLE.

Vous êtes de la maison, à ce qu'il paraît ?

GÉLIOTTE.

Si je suis de la maison... Ah ben ! en v'là une bonne !.. la maison des amis est aux amis, et comme Cyprien est mon ami et que je suis son ami...

ANATOLE.

Au fait je crois déjà t'avoir vu ici.

GÉLIOTTE, formalisé.

T'avoir ! excusez ce genre !.. En v'là un qui l'est familial !.. (Haut.) Oui, jeune guerrier, vous m'avez déjà dévisagé... je m'appelle Sifoirien Géliotte, ouvrier mécanicien de mon état, et maudissant six jours par semaine, les fénéans qui ont inventé le travail.

ANATOLE, à part.

Cet homme-là pourrait me servir... il a accès dans la maison, et il m'a l'air d'un mauvais garnement.

GÉLIOTTE, tirant sa pipe.

La pipe n'est pas défendue, ici... on n'a pas mis d'écriveau...

(Il bat le briquet et allume sa pipe, pendant l'absence suivant d'Anatole.)

ANATOLE, à part.

Si je lui offrais de le faire mon domestique ?.. Oh ! n'employons pas ce mot-là, il le blesserait ; disons à Géliotte qu'il sera mon homme de confiance... de cette manière j'en ferai mon valet sans qu'il sans doute. (Haut.) Géliotte, j'ai une proposition à te faire.

(Il allume son cigare à la pipe de Géliotte.)

GÉLIOTTE.

Une proposition ?.. à moi ?..

ANATOLE.

Oui, je te trouve un certain air de finesse et de pénétration qui peut te mener loin ; aussi je

veux te faire sortir de la sphère étroite dans laquelle les vastes moyens se perdent, et je te nomme, dès à présent, mon homme de confiance.

GÉLIOTTE.

Quoi! vraiment?..

ANATOLE.

Es-tu prêt à venir avec moi?..

GÉLIOTTE.

Dites-moi d'abord une chose.

ANATOLE.

Voyons?

GÉLIOTTE.

*Aux (Régulateur petit homme. (Andromaléon.)*

Que fait un homm' de confiance?

ANATOLE.

Un des plus charmans états.

GÉLIOTTE.

Est-il souvent en bombance?

ANATOLE.

Par jour, quatre beaux repas.

GÉLIOTTE.

Bravo! j'aime cette coutume.

ANATOLE.

Puis au lieu de ce costume...

Un habit bien élégant.

GÉLIOTTE.

Ça me chausse joliment!

ENSEMBLE.

ANATOLE, à part.

Bon! je tiens mon homme!

Il mort au flet!

Voilà pourtant comme

J'en fais mon valet.

GÉLIOTTE, à part.

J'vas être un fier homme.

Un fameux sujet!

C'est singulier, comme

Ça m' fait de l'effet.

GÉLIOTTE.

Vous m'chatouillez bien l'oreille.

ANATOLE.

Tu ne seras presque rien.

GÉLIOTTE, à part.

J'aurai l' temps de boir' bouteille.

ANATOLE.

Es-tu content?

GÉLIOTTE.

Je le crois bien!

ANATOLE.

J'attendrai de ton office,

Parfois, un petit service.

GÉLIOTTE.

Vous pouvez compter sur moi,

Je suis né pour voi' emploi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉLIOTTE.

J' vas être un fier, etc.

ANATOLE.

Bon! je tiens mon, etc.

GÉLIOTTE.

Comment, vrai! je serai logé comme un prince... nourri comme un Goddem, couché dans de l'aigtedon et habillé comme un muscadin du boulevard de Gand.

ANATOLE.

Sans compter mille petites douceurs que je te

réserve. (A part.) Telles que battre mes habits, cirer mes bottes et panser les chevaux.

GÉLIOTTE.

Vous pouvez vous vanter, beau militaire, de m'avoir joliment chatouillé la plante des pieds.

ANATOLE.

Tu vas entrer de suite en fonctions et me donner, à l'instant même, une preuve de ton zèle.

GÉLIOTTE.

Vous verrez qu'on est adroit et qu'on n'a pas mis son esprit à la caisse d'épargne.

ANATOLE.

Prends cette lettre et fais en sorte qu'elle soit remise promptement à mademoiselle Estelle.

(Il la lui donne.)

GÉLIOTTE.

Compris! monsieur en tient pour la petite... on voit ça.

ANATOLE.

Monsieur Géliotte, je ne vous ai pas permis de faire des suppositions.

GÉLIOTTE.

Suffit. (A part.) Le pauvre Cyprien!

ANATOLE.

Au reste je veux bien t'expliquer ce que contient cette lettre, elle est de M. Dorvigny... un ancien ami de M. Raymond; il s'agit d'une réconciliation sincère après une brouille de vingt ans.

GÉLIOTTE.

Vingt ans de brouille excusez!.. moi quand j'ai une batterie... vite un tour au cabaret et nous nous raccomodons avec un polichinel de quatre sous.

ANATOLE.

Je te laisse; tâche d'être prompt; il faut que M<sup>lle</sup> Estelle seule voie cette lettre et qu'elle la tienne à l'instant même.

GÉLIOTTE.

Soyez tranquille...

ANATOLE.

Aussitôt ta commission faite, tu viendras me joindre à Belleville, route de Bagnolet, n. 14... tiens voilà tes arrhes. (Il lui donne de l'argent.)

GÉLIOTTE, empochant.

Conclusion et morale!

ANATOLE.

Maintenant tâche de te procurer un costume plus convenable à ta nouvelle position.

GÉLIOTTE.

Soyez tranquille (A part.) J' va faire un tour au Temple et avec quinze francs j'en verrai la farce.

*Aux (Doux garçon à un que vous faites. (Fils de l'Ain.)*

J' suis votre homm' de confiance

C'est un doux et facile emploi,

J' frai preuve d'intelligence;

Vous pouvez compter sur moi;

En r'luquant tout à l'heur' mon usage,

Vous s'rez écrit tout bas:

Ce garçon a de l'esprit, je gage!

V'là de l'instinct ou je n' m'y connais pas.

ENSEMBLE.

GÉLIOTTE.

J' suis votre homme, etc.

ANATOLE.

Mon homme de confiance,

Tirez-vous bien de votre emploi;

Montrez de l'intelligence,

Vous serez bien content de moi.

(Anatole sort.)

## SCÈNE XI.

GÉLIOTTE.

En v'là une chance !.. une place où n'y a rien à faire que d'être amadonné, caressé, gâté et dorloté par toutes les voluptés. Au diable la lime et le marteau ! j' veux être à mon tour assi faignant que les ceux qui sont riches... en ai-je mangé de c' te misère... en ai-je mangé ?

*Ala ! Qui je suis dans mon tour (Des Clamettes.)*

Vive l'Indépendance !  
Vive la liberté !  
Paresse, je t'encense,  
T'es ma divinité...  
Dans ma plac' de chanolne  
Comme j' vas m'arrondir...  
Je s' rai gras comme un molne...  
L' travail seul fait malgrir.

Plus de débline

*(Montant sa poche.)*

J' vas avoir de quoi là-dedans !  
Plus d' débline  
Plus d' famine  
V' là du bon temps !

## SCÈNE X-

GÉLIOTE, M<sup>me</sup> GERVAIS.M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah ! c'est M. Géliote qui est aussi jovial !

GÉLIOTE.

Moi-même, sainte Madelaine de mon cœur ;

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Tu t'es donc souvenu que c'était mafète (A part.) Il m'aura acheté son petit cadeau.

GÉLIOTE.

Si je m'en suis souvenu ! excellente pâte de bonne femme ! daignez accepter, à preuve...

*(Il lui présente un cornet qu'il tire de sa poche.)*

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GÉLIOTE.

Ça, c'est six liards de tabac...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Six liards de tabac... *(Elle prend une prise et étouffe.)* que le bon Dieu te bénisse !

GÉLIOTE.

Merci ! mais c'est à moi à vous dire ça.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

J'accepte toujours ton cadeau, mon garçon, l'intention est bonne, mais entre nous, tu ne l'es pas ruiné.

GÉLIOTE.

Je vas vous décliner le fait... figurez-vous, M<sup>me</sup> Gervais, que je m'étais en allé d'ici avec la pure intention de vous acheter un joli petit quelque chose... ne v'la-t-il pas que je rencontre des amis... moi, d'abord, vous me connaissez, la maman, je n' sais pas c' que c'est que d'être malhonnête... pour lors, v'là des gens qui se demandent de leurs nouvelles à la réciproque, comme entrez'amis ça se doit... la conversation s'échauffe... parler, ça altère, et comme les marchands de vins n'ont pas été inventés pour les caniches nous allons tout naturellement nous y rafraîchir... un coup de vin en amène un autre, c'est connu ; et de fil en aiguille, il s'est

trouvé qu'au bout d'une demi-heure nous avions bu sept bouteilles à trois... au moins, moi, j'ai gardé mon équilibre... et les six liards dont je viens de vous faire hommage... mais eux, ils ont resté entièrement à sec et ont trébuché sur le comptoir où ils se sont bosselés comme de vieux gobelets...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Jolie conduite !

GÉLIOTE.

Sans cette rencontre, je vous aurais acheté de belles fleurs, comme celles-ci. *(Il va les sentir.)* Oh ! comme elles sentent bonnes.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

C'est donc parce que tu n'as plus le sou que tu chantais tout à l'heure à pleine gorge ?

GÉLIOTE.

Lorsque la monnaie est escamotée... ça m'arrive quelquefois... en manière de consolation... mais pour le quart-d'heure j'avais un sujet de joie à faire chanter des sergens de ville.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Et quel est ce sujet de joie ?

GÉLIOTE.

Une place magnifique ! une place comme on n'en trouve jamais dans les Petites-Affiches.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je ne te comprends pas.

GÉLIOTE.

Je suis homme de confiance de M. Anatole Beaumanoir ; vous savez, ce jeune homme qui fait la cour à la fille de l'aveugle...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Tant mieux pour toi, si tu as une bonne place, mais tâche d'avoir aussi une bonne langue et de ne pas calomnier les gens.

GÉLIOTE.

Mais à propos. *(A part.)* En v'là une fameuse idée de faire remettre la lettre par la maman Gervais... *(Haut, avec une dignité comique.)* Femme Gervais, voulez-vous me promettre de ne pas être femme.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Imbécille !

GÉLIOTE.

C'est un secret que je vas vous confier... alors vous comprenez que si vous alliez le bavarder...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

À la fin, tu m'impaticentes.

GÉLIOTE.

Les femmes, voyez-vous, c'est pas réputé pour la discrétion... *(Avec fatuité galante.)* mais ça a tant d'autres agréments qu'on peut bien leur passer cette légère imperfection !.. Hein ? comme c'est délicat ! comme c'est maucé !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Voyons donc ce fameux secret ?

GÉLIOTE.

Chut !.. et attention. Voici une lettre, elle est de M. Doruigny.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ce Doruigny qui est brouillé avec M. Raymond.

GÉLIOTE.

De lui-même, en personne naturelle. Il s'agit de remettre ce chiffon de papier à mademoiselle Estelle, et surtout de ne rien dire au papo.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Tu me donnes là une commission qui est peut-être...

GÉLIOTTE.

Oh ! ne vous effarouchez pas, madame Gervais ; votre conscience ne sera pas ébréchée... c'est pour amener une réconciliation entre les deux vieux boudeurs, et cela aujourd'hui même.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Il serait possible ?

GÉLIOTTE.

Vous comprenez qu'avec de l'adresse, mademoiselle Estelle, qui est choisie pour tout arranger, conduira comme elle voudra son aveugle de père... mais si ce vieux têtard se doutait de la chose... oh ! alors...

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Quel bonheur ! M. Dorvigny va venir au secours de nos bons voisins !

GÉLIOTTE.

Maintenant, mère Gervais, promettez-moi la discrétion.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Sois donc tranquille, je serai muette.

GÉLIOTTE.

À présent, je suis presque rassuré ; au revoir, madame Gervais.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Au revoir, mon garçon.

GÉLIOTTE, à part, en sortant.

Voilà ma commission faite ; vite chez M. Anatole. (Il sort.)

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Cette bonne petite Estelle, au moins, elle ne se fatiguera plus les yeux.

GÉLIOTTE, revenant.

Surtout, la mère, un cadenas à la bouche, et que la langue ne sorte pas du fourreau. (Il sort.)

## SCÈNE XI.

M<sup>ME</sup> GERVAIS, puis ESTELLE.M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Ça fait du bien tout de même d'avoir dans la même journée une bonne action à faire, et une agréable nouvelle à apprendre !.. oh ! quand Cyprien sera de retour, l'huissier d'à-côté aura joliment les ongles coupés ! une fois tranquille de ce côté-là, nous gardons encore la réconciliation pour la bonne bouche... (On entend la voix d'Estelle.) Eh mais ! je crois entendre mademoiselle Estelle... si je l'appelais... au fait, pourquoi pas tout de suite ? je suis pressée de voir sa joie. (Elle appelle bas à la porte.) Mademoiselle Estelle, mademoiselle Estelle. La voici.

ESTELLE, tristement.

Vous m'avez appelé, madame Gervais...

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Oui, mon enfant.

ESTELLE.

Des consolations, des encouragemens, que voulez m'offrir... ah ! j'en ai besoin, car je suis bien malheureuse !.. en présence de mon père, je cherche à étouffer mes chagrins dans le fond de mon cœur ; et quand il croit deviner un sou-

rire sur mes lèvres, j'ai des larmes dans les yeux... mais alors il ne peut les voir.

M<sup>ME</sup> GERVAIS, à part.

Ne disons rien de notre petit service. (Haut.) Votre infortune ne sera pas de longue durée, je l'espère ; Dieu bénit les enfans qui vous ressemblent... bientôt vous ne pleurerez plus.

ESTELLE.

Comme vous me dites cela ?

M<sup>ME</sup> GERVAIS, lui présentant la lettre.

Voilà ce qu'on m'a remis pour vous ; prenez, mademoiselle, et lisez...

ESTELLE.

Que signifie ?.. (Elle lit et montre la lettre.)

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Hein ! qu'en dites-vous ?

ESTELLE.

Oh ! oui, oui, voilà l'espérance ! (Elle continue de lire.) et c'est moi qui doit les réconcilier. Ah ! je serai bientôt chez M. Dorvigny.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

Ce bon vieillard ! il vous dit qu'il vous aimera comme sa fille.

ESTELLE.

Bien entendu, mon père n'apprendra ma démarche que quand il en sera temps.

M<sup>ME</sup> GERVAIS.

C'est aussi mon idée. Allons, tout ira pour le mieux.

## SCÈNE XII.

M<sup>ME</sup> GERVAIS, ESTELLE, RAYMOND.

RAYMOND, ouvrant la porte et entrant à tâtons.

Où est-il ? où est-il ?

(Estelle va au-devant de son père, le guide et le soutient.)

ESTELLE.

Mon père, qui cherchez-vous ?

RAYMOND.

Lui ! Cyprien.

M<sup>ME</sup> GERVAIS, à part.

Bravo ! c'est déjà arrangé.

ESTELLE, à son père.

M. Cyprien, n'est pas ici...

RAYMOND.

Si tu savais... ma fille, on a payé notre dette... nous ne serons pas chassés d'ici... tu vois bien que lui seul est capable d'un pareil trait... tu vois bien qu'il faut que je l'embrasse.

ESTELLE, apercevant Cyprien qui se glisse furtivement dans la chambre.

Tenez, mon père, le voici dans cette chambre ; il se cache de peur que son émotion ne le trahisse.

RAYMOND.

Oh ! je ne veux pas qu'il garde l'anonyme.

FINAL.

Airs : C'est la jeune fille, je pense. (La Leçon.)

De sa chambre je veux qu'il sorte.

(A Estelle.)

Ça, conduis-moi.

ESTELLE, à son père, après l'avoir conduit.

Voici la porte.

RAYMOND.

Venez, venez, cher Cyprien.

ESTELLE, à Cyprien.  
Pourquoi nous faire ! ce n'est pas bien.  
M<sup>me</sup> GERVAIS, à part.  
C'est très bien.  
RAYMOND, à Cyprien.  
Eh quoi ! tu ne viens pas... ah ! si j'avais, Estelle,  
Comme autrefois, mes yeux, mes pauvres yeux.  
ESTELLE, à Cyprien.  
Allons, allons, monsieur, rendez-vous à nos vœux.  
*(A son père.)*  
Il vient...  
CYPRIEN, se montrant.  
Vraiment, mademoiselle, *(neur !)*  
Pour le peu que j'ai fait, c'est beaucoup trop d'hon-  
RAYMOND, à Cyprien.  
Enfant, qu'avec tendresse,  
Dans mes bras je te presse. *(Il l'embrasse.)*  
ESTELLE, à M<sup>me</sup> Gervais, bas.  
Je pars...  
M<sup>me</sup> GERVAIS,  
Quel bonheur !  
Dépêchez-vous, je vais motiver votre absence.  
RAYMOND, à Cyprien, avec effusion.  
Oui, pour toi, tout ce qui serait en mon pouvoir !  
CYPRIEN, bas, en regardant Estelle.  
Trop grande est la distance !  
ESTELLE, à part.  
Comme il a les yeux sur moi !  
CYPRIEN, à part.  
Plus d'espoir !



ENSEMBLE.

RAYMOND.  
Il voulait se taire,  
Mais j'ai su pourquoi ;  
Et tout son mystère  
Est deviné par moi.

CYPRIEN,

Je saurai me taire,  
Hélas ! je le voi,  
Celle qui m'est chère,  
N' s'ra jamais à moi.

M<sup>me</sup> GERVAIS, à Estelle.

A bientôt, j'espère,  
Le malheur, je croi,  
Ne doit plus, ma chère,  
Vous causer d'effroi.

ESTELLE, à M<sup>me</sup> Gervais.

A bientôt, j'espère,  
Le malheur, je croi,  
N' doit plus, à mon père,  
Camer de l'effroi.

ESTELLE, père à part.

Mon Dieu, protège-moi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*(Cyprien s'aperçoit du départ d'Estelle, se retourne, lui fait signe de se  
rien dire.)*

*(Le rideau baisse.)*



FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE II.

Un beau salon. — Portes latérales. Portes au fond. — Une fenêtre.

## SCÈNE I.

ANATOLE, seul.

Décidément, j'ai bien fait de m'attacher ce ma-  
raud de Géliotte ; avec mon penchant à chercher  
des bonnes fortunes, voilà tout justement le valet  
qu'il me faut... Espérons qu'aucune maladresse ne  
pourra déranger les filets que je vais tendre à ma  
bergère. Voyez un peu ce que c'est pourtant que la  
bizarrerie des amourettes ! j'ai vu le moment où  
j'allais être pris tout de bon à celle-ci... c'est au  
point, et feu rougis vraiment, qu'en cas de ré-  
sistance j'avais songé à l'épouser... si donc ! quel  
genre arriéré !.. oublions cette extravagante lu-  
bie... et vive l'amour et la folie !.. quand j'aurai  
soixante ans je me ferai ermite... mais jusque-  
là... merci ! je n'en use pas.

*Air : Puisque vous voulez bien se prier. (Bergère d'Or.)*

Lorsque l'on est au régiment  
Faut filer vite un sentiment ;  
Les langueurs, les soupirs  
Sont ennemis des plaisirs ;  
Tout de bon,  
Ce jargon,  
Doit ennuier un tendron ;  
En amour  
J'ai toujours  
Évité les longs discours ;  
Et oui-dà,  
Il faudra

Conserver ce style-là ;  
Rien n'est plus assommant  
Qu'un langoureux amant  
Qui parl' comme un rudiment !  
Les ennuis,  
Les soucis,  
Ne sont, à mon avis,  
Que le lot des maris  
Ou des amoureux transis.

Mais n'allons pas nous attacher...

La chaîne empêche de marcher ;

Pour garder la gaité,  
Fuyons la fidélité ;  
Et Lisa  
Et Clara  
M'ont appris ce dogme-là.  
Un amant  
Trop constant,  
A la fin, devient gênant ;  
Et, joyeux,  
Il vaut mieux  
Se faire de gais adlets.  
L'amour fidèle est un fou  
Qui vous mène ou ne sait où...  
A l'hymen vrai casse-cou !..  
Pas d'ennuis,  
De soucis ;  
Il sont, à mon avis,  
Le tribut des maris  
Ou des amoureux transis !..



## SCÈNE II.

ANATOLE, GÉLIOTTE.

GÉLIOTTE, en dehors.

C'est bien, c'est bien, valet, je suis content des hommages que vous me rendez.

ANATOLE.

Mes domestiques le prennent pour un seigneur! ce que c'est que l'effet d'un habit!

A part. Anatole sort.

Ces grands honneurs qu'en ce jour je vois rendre  
Au pauvre diable entré dans mes salons  
N'ont rien vraiment qui puisse me surprendre;  
On ne sait pas que bientôt un galon  
De mon laquais va rabattre le ton!  
Le monde, hélas! en erreur est facile,  
Toujours au pauvre il refuse l'esprit...  
Mais il salue humblement l'imbécille  
Qui n'a pour lui que le drap d'un habit...  
On fait le pauvre, on flatte l'imbécille  
Qui n'a pour lui que son superbe habit.

(Appelant.) Géliotte! Géliotte!

GÉLIOTTE, paraissant.

Me voici, mon cher monsieur...

ANATOLE.

Dis-moi; as-tu remis ma lettre à M<sup>lle</sup> Estelle?..

GÉLIOTTE.

Je vous l'avais promis et elle n'a pas dû attendre long-temps...

ANATOLE.

Mais alors ce n'est donc pas toi qui...

GÉLIOTTE.

J'ai chargé M<sup>me</sup> Gervais du papier, et elle devait le remettre de suite à son adresse.

ANATOLE, à part.

Au fait j'aime autant qu'il n'ait pas encore vu Estelle... peut-être il connaît le secret de Cyprien et l'amitié qu'il lui porte aurait pu tourner contre moi. (Haut.) Géliotte, mets un peu d'ordre dans cette chambre.

GÉLIOTTE, il se lève.

Voulez-vous que j'appelle un domestique?

ANATOLE.

C'est inutile; j'ai plus de confiance en toi...

GÉLIOTTE, à part.

Homme de confiance! nous y voilà; allons, rangeons...

(Il arrange quelques meubles et va pour fermer la porte à gauche qui est restée ouverte, Anatole l'arrête.)

ANATOLE.

Un instant, ne ferme pas cette porte...

GÉLIOTTE.

Et pourquoi donc? est-ce que c'est là le cabinet de la Barbe-Bleu?

ANATOLE.

C'est l'endroit où mon père mettait sa caisse; la porte ferme avec une serrure à secret dont la clef a été perdue hier... et tu comprends le mal qu'on aurait à ouvrir...

GÉLIOTTE.

Il suffit.

ANATOLE.

Si quelqu'un vient tu m'avertiras de suite... tu me trouveras au jardin.

GÉLIOTTE.

C'est convenu.

(Anatole sort.)

## SCÈNE III.

GÉLIOTTE, puis ESTELLE.

GÉLIOTTE, il range en parlant.

M. Anatole a une manie de me tutoyer dont il faudra que je le déshabitude... avec un habit si-celle comme le mien on doit savoir se faire respecter... (Il imite Anatole.) « As-tu remis m'a lettre? — Ne ferme pas cette porte. — Tu viendras m'avertir. » C'est toute une éducation à refaire... je m'en charge. Eh mais! il me semble qu'au fond du corridor j'entends parler une femme du sexe! (Il écoute à la porte.) Je ne me trompe pas... (Avec fatuité.) Nous connaissons ces petite voix-là...

UN DOMESTIQUE.

Une jeune dame demande si elle peut se présenter.

GÉLIOTTE.

Fais-la entrer... valet.

LE DOMESTIQUE, à part.

Valet!.. comme il est insolent! décidément ça doit être un grand seigneur!

(Le domestique en sortant fait un signe à la cantonade et Estelle se présente.)

GÉLIOTTE, saluant Estelle ridiculement.

Ma belle petite vous demandez sans doute quelque'un ou quelque chose?

ESTELLE.

Je désirerais parler au maître de cette maison.

GÉLIOTTE.

Suffit! (A part.) Excusez! c'est du fin numéro! (Haut.) Je vais prévenir Monsieur.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

ESTELLE.

C'est singulier! je me sens toute troublée... cette maison isolée me donne un serrement de cœur dont je ne suis pas maîtresse... cependant qu'ai-je à redouter? c'est bien ici que demeure ce bon M. Dorvigny dont l'amitié pourra peut-être mettre mon père en état de s'acquitter envers cet honnête Cyprien... excellent jeune homme!

A part. de Célio.

Dans mon cœur j'admire en silence

Les qualités de Cyprien....

A lui, souvent Estelle pense;

Il sait se conduire si bien!...

En le voyant près de sa mère,

Je ne saurais trop l'estimer;

Ah! combien, s'il était mon frère,

Je serais frère

De l'aimer...

Où je voudrais l'avoir pour frère;

Où tout haut je voudrais l'aimer.

Je deviendrais bien riche que je n'oublierais jamais ce qu'il a fait pour nous... personne ne vient encore!.. comme je tremble... suis-je donc enfant! (Prenant la lettre d'Anatole.) Cette lettre ne doit-elle pas me rassurer... (Lisant.) « Vous ne refuserez pas un vieillard qui se sent déjà pour vous toute la tendresse d'un père... » On vient... voici le colonel sans doute...

## SCÈNE V.

ESTELLE, ANATOLE.

ESTELLE, laissant tomber la lettre.

Ciel! vous ici, Monsieur!..

ANATOLE.

Je conçois votre surprise, mademoiselle, et je vais y ajouter encore en vous disant que je suis chez moi.

ESTELLE.

Chez vous, Monsieur! mais on m'a désigné cette maison comme étant celle de M. Dorvigny.

ANATOLE.

Cela est exact... et c'est moi qui suis son fils...

ESTELLE, à part.

Grand Dieu! (Haut.) Mais que signifie ce billet qui me priait de me rendre auprès de l'ancien ami du capitaine Raymond?

ANATOLE.

Ce billet?... c'est moi qui l'ai écrit.

(Il le ramasse.)

ESTELLE, à part, pendant qu'Anatole déchire le papier.

Quelle infernale machination!.. heureusement M<sup>me</sup> Gervais sait où je suis allée... ô mon Dieu, fais qu'elle trahisse mon secret... fais qu'on puisse venir à mon secours!

ANATOLE, serrant dans sa poche les morceaux du billet.

Ce sera toujours un accusateur de moins.

ANATOLE.

Mademoiselle, ne tremblez donc pas ainsi... mon dieu! suis-je donc si terrible!

ESTELLE.

Mais monsieur, quel rôle jouez-vous donc ici!

ANATOLE.

Je vous l'ai dit, mademoiselle... je suis le fils de l'ancien ami de votre père, je suis Anatole Dorvigny.

ESTELLE.

Vous, monsieur.

ANATOLE.

Vous excuserez la ruse que j'ai employée pour parvenir auprès de vous... de vous, qui la première m'avez fait connaître le véritable amour.

ESTELLE.

Monsieur, une telle façon d'agir...

ANATOLE.

Mon nom eût été un obstacle à mes relations avec votre père... j'ai dû le changer, et si j'ai commis une faute, ce n'est pas à vous, qui en êtes la cause, de m'en blâmer.

ESTELLE.

Et quel est votre but, monsieur, en me déterminant, par un moyen que je me dispense de qualifier, à venir dans cette maison?

ANATOLE.

Mon but!.. mais en puis-je avoir un autre que celui de vous voir... de vous voir seule... de vous parler de cet amour que vous avez fait naître, et qu'hélas! vous semblez repousser... de chercher enfin à désarmer cette rigueur qui donne à vos beaux yeux une sévérité qui leur sied si mal... cette rigueur qui place le froid dédain sur ces lèvres de roses où les grâces font régner parfois un si doux et si séduisant sourire.

ESTELLE.

Laissez-moi m'éloigner, monsieur.

ANATOLE, se plaçant devant elle et la retenant.

Eh quoi! un si glacial éloignement!.. Estelle, avant de me quitter ainsi, daignerez-vous m'expliquer...

ESTELLE.

Vous désirez une explication?... Eh bien! monsieur, je consens à vous la donner... mes paroles ne respireront ni le mépris, ni la colère que votre conduite semblerait justifier... Je laisse à votre conscience le soin de vous punir... et, si tout sentiment d'honneur n'est pas éteint chez vous, je serai assez vengée.

ANATOLE.

Estelle, je vous assure...

ESTELLE.

Vous me parlez de votre amour, monsieur... pensez-vous donc que j'aie pu y croire un seul instant?... Oui, la fille du pauvre capitaine aveugle était peut-être assez jolie pour grossir la liste des maîtresses de l'homme du monde... une de plus, c'eût été un beau sujet de plaisanterie, un trophée bien glorieux et surtout bien honorable... N'est-il pas vrai, monsieur?... voilà comment vous aimez la malheureuse Estelle... mais elle vous a deviné, monsieur... sa fierté s'en est indignée et son cœur est resté froid.

ANATOLE, un peu troublé.

Croyez...

ESTELLE.

Maintenant, monsieur je me retire; je crois inutile de vous inviter à cesser vos visites chez le capitaine Raymond. Désormais, sa porte vous sera fermée.

ENSEMBLE

Air de Wallace.

ANATOLE.

Tant de mépris me blesse;  
Le destin, en ce jour,  
Te livre à ma tendresse,  
Il me faut ton amour.

ESTELLE.

Mon Dieu, de ma jeunesse,  
Prends pitié, dans ce jour;  
Protège ma faiblesse  
Contre un coupable amour.

(Anatole va fermer la porte du fond.)

ANATOLE.

Estelle, ne payez pas tant d'amour par tant de mépris.

ESTELLE.

Grand dieu! que faire? Ah! cette porte,  
(Elle se précipite dans la cabinet et s'y enferme.)

## SCÈNE VI.

ANATOLE puis GÉLIOTTE.

ANATOLE.

Ciel! enfermée... enfermée sous cette porte qu'il m'est impossible d'ouvrir... il faut pourtant qu'Estelle sorte de ce cabinet... quand je devrais briser les panneaux en mille éclats!.. mais non, car si mon père bâta son retour... que répondrai-je à ses questions devant un pareil témoignage?... il n'est qu'un moyen. (Il appelle au fond.)

Gélotte, Gélotte! (Revenant en scène.) Oui, c'est encore là le plus court et le plus sûr.

GÉLIOTTE.

Vous m'avez appelé!

ANATOLE.

Écoute, Gélotte, tu as des connaissances en serrurerie?

GÉLIOTTE, à part.

Tu as!.. toujours tu... (Haut.) Vous me disiez donc?

ANATOLE.

Si tu es un peu versé dans l'art de la mécanique?

GÉLIOTTE.

Comment donc! mais c'est un art qui ne m'est point du tout étrange.

ANATOLE.

En ce cas, il faut sans plus tarder que tu ouvres cette porte, où la jeune personne que tu as vue tout à l'heure ici, vient de s'enfermer.

GÉLIOTTE.

Compris, compris! il y a de la brouille dans le ménage et monsieur désire un accommodement.

ANATOLE.

Eh bien! oui, c'est ça... mais pour Dieu, dépêches-toi.

GÉLIOTTE.

Dépêches-toi!.. c'est bientôt dit... mais si je n'avais pas d'outils?

ANATOLE.

Il faudrait courir pour en aller chercher.

GÉLIOTTE.

Oh! je n'irai pas loin; vous m'avez fait si vite monter en grade et mis en fonctions, que je n'ai pas eu le temps d'aller vendre ma vaisselle. (Il lui montre un cabinet.) Elle est encore là.

ANATOLE.

Alors, hâte-toi... et tantôt je te paierai toute ta ferraille dix fois sa valeur.

GÉLIOTTE.

Ça va. (Il va au cabinet et y prend l'espèce de valise dans laquelle les serruriers mettent leurs outils.) Voilà tout le bataclan... Actuellement, mettons habit bas et prenons nos aises.

(Il ôte son habit.)

ANATOLE, à part, pendant que Gélotte va porter son habit dans une pièce voisine.

Par prudence, donnons à tous les domestiques de mon père des commissions qui les éloignent, du moins pour quelques instans... Je n'ai pas besoin de témoins indiscrets ni d'espions. (Il sort.)

### SCÈNE VII.

GÉLIOTTE, seul.

Maintenant, mettons la main à la pâte. (Il s'arrête un instant.) En voilà du tirage!.. Ouvrir la porte, c'est pour moi la moindre des choses... En deux temps, quatre mouvements, ça sera fini... Mais, c'est pas tout... faut songer à ce qui va sortir de là... C'est une femme, ni plus ni moins... une femme en colère... Gare aux attaques de nerfs!.. Si je ne laisse pas, sur le champ de bataille, une bonne poignée de cheveux, un œil ou une demi-douzaine de dents, je pourrai me vanter d'avoir de la chance... Enfin, c'est égal, du

courage! et, quand j'aurai ouvert la souricière, je prends une jambe à mon cou et je décampe sans demander mon reste... (Il se met à la besogne.) Il est vraiment unique, mon ami Anatole, avec ses questions... Si je me connais en serrurerie... moi... un Gélotte... Qu'est-ce qui s'y connaîtrait donc?... (Efforts de Gélotte.) Ah... ah... Dieu me pardonne, je crois que ça veut me résister... (Le jeu de Gélotte doit indiquer toute la peine qu'il a pour venir à bout de ce qu'il entreprend. Il prend tantôt un outil, tantôt un autre, et fait enfin beaucoup de bruit sans résultat jusqu'à la fin de la scène.) Cristi! ça ne vient pas!.. Ah!.. La honte me rend rouge comme une betterave cuite...

(Nouveaux efforts de Gélotte.)

Am! Dépêchez-vous...

Crac! eric! erac!.. ça n vient pas!..

Cric! erac! eric!.. j'en suis las!..

Crac!.. j'y suis... Non, vraiment!..

Ah! comme c'est gulgnolant!

Allons, ferme! courage!

En avant, les crochets!

Ouf!.. à la fin, j'enrage...

C'est comm' si je chantais...

Crac! eric! erac!.. c'est le diable...

Crac! erac!.. j'en suis en eau...

La fatigue m'accable...

J'suis au bout d'mon rouleau!..

Crac! eric! erac! ça n vient pas... etc...

(Comme Gélotte fait un dernier effort, Cyprien paraît au fond et le regarde avec étonnement.)

### SCÈNE VIII.

CYPRIEN, GÉLIOTTE.

CYPRIEN.

Qu'est-ce que tu fabrique donc là, maître Gélotte?

GÉLIOTTE. Il laisse tomber tous ses outils et se croise un instant les bras en regardant Cyprien.

Cyprien! et par quel hasard?

CYPRIEN.

Tu vas le savoir... Mais dis-moi d'abord quel gâchis d'ouvrage tu fais là.

GÉLIOTTE.

L'ouvrage d'un homme de confiance...

CYPRIEN.

Ah! ah!

GÉLIOTTE.

C'est le poste auquel mon génie m'a fait correspondre dans cette maison.

CYPRIEN.

Et monsieur l'homme de confiance s'amuse à crocheter les serrures... merci!

GÉLIOTTE.

Un instant... ouvrier mécanicien... pas de mauvais calembourg! Je crochette une serrure parce que la clé en a été perdue... et parce qu'on m'a prié d'y suppléer par mon talent...

CYPRIEN.

C'est différent... Eh bien! alors... ouvre cette porte...

GÉLIOTTE.

Pour de ça, j'en ai assez... j'aurais plus tôt fait de fabriquer des bas avec de la toile d'araignée.

CYPRIEN.

En ce cas j'ai bien fait d'arriver ; ce matin M. Anatole de Beaumanoir qui est, comme tu sais, une nouvelle pratique, m'a fait demander une clé semblable à celle qu'il avait perdue. Comme c'est moi qui ai fabriqué cette serrure, ça marchera tout seul, et je vais la démonter pour y travailler plus commodément dans mon atelier... Voyons, prête-moi tes outils.

GÉLIOTTE.

Les voici... J'en ai assez de ta mécanique à secret... (Cyprien se met en devoir d'ôter les vis aux quatre coins de la serrure, et s'arrête de temps en temps pour causer avec Géliotte.) A ton tour.

CYPRIEN.

J'aurai bientôt fait.

GÉLIOTTE.

Dis donc, Cyprien, ta pratique est un fameux farceur.

CYPRIEN.

Qui ? M. Anatole ?

GÉLIOTTE.

Il y a dans cette chambre noire une jolie petite grisette... une des maîtresses de mon ami Anatole...

CYPRIEN.

Une des maîtresses !... Combien en a-t-il donc ?

GÉLIOTTE.

Innocent mécanicien ! cela te chiffonne... Ça se conçoit... Nous autres, gens du monde, nous n'avons pas vos usages mesquins... nous allons grandement en tout... Aussi, il nous faut cinquante maîtresses à la fois...

CYPRIEN.

Mais tu marches à présent sur une drôle d'herbe, Géliotte...

GÉLIOTTE, se haussant sur ses talons.

C'est comme ça, le petit Cyprien !

CYPRIEN, à part.

Au fait, tant mieux ; si M. Anatole a tant de maîtresses... c'est signe que je m'étais trompé sur son compte et qu'il n'aime pas mademoiselle Estelle... Oh ! à présent je ne le crains plus !

GÉLIOTTE.

Eh bien ! ça s'enlève-t-il ces vis ?..

CYPRIEN.

C'est fini... la serrure a cédé...

GÉLIOTTE.

Elle va sortir ! Moi, je cours chercher monsieur, c'est lui qui recevra la bourrade.

(Il se sauve.)

## SCÈNE IX.

CYPRIEN, puis ESTELLE.

CYPRIEN.

Est-il poltron ! il a peur d'une jeune fille !.. (A Estelle qu'il ne voit pas.) A présent, mademoiselle, vous pouvez sortir.

ESTELLE, paraissant.

Ah ! grands dieux ! M. Cyprien !

(Elle se cache la figure dans ses mains.)

CYPRIEN.

Estelle ! Estelle !.. (Il tombe accablé sur une chaise et sanglote.) Oh ! moi qui l'aimais tant !

ESTELLE, à part.

Il pleure ! il me croit coupable !

CYPRIEN.

Elle, la maîtresse de M. Anatole ! Allons, Cyprien pas de regrets honteux !.. pas de faiblesse... il faut partir... (Il se lève.) Adieu, mademoiselle... (Avec un désespoir tout concentré.) Soyez sans crainte, je serai discret... Je n'ai rien vu... Je ne sais rien... Adieu...

ESTELLE.

Cyprien, est-ce bien vous qui me parlez ainsi ?

CYPRIEN, essayant des larmes à la dérobée, à part.  
Lâche que je suis... Je crois que je pleure encore !

ESTELLE.

Apprenez comment il se fait...

CYPRIEN.

Mademoiselle, vous ne me devez aucune explication, vous êtes libre de vos actions... Vous n'avez à en rendre compte qu'à votre père... à votre vieux père qui est aveugle... qui s'appuie sur votre bras avec tant de fierté, de confiance, qui vous proclame incapable d'abuser de sa triste position pour cesser d'être un modèle de perfection, un ange de vertu... Ah s'il savait tout... ce digne M. Raymond, comme il maudirait la vie !.. comme il maudirait sa fille !

ESTELLE.

Mé maudire ! moi... Cyprien votre fatale erreur va jusqu'au délire... aussi je vous pardonne... mais par pitié reconduisez-moi chez mon père... arrachez-moi à cette affreuse maison... bientôt vous connaîtrez dans quel piège infâme je suis tombée et quelle lettre perfide a su m'y attirer.

CYPRIEN.

Mais cette lettre, où est-elle ?

ESTELLE.

Hélas ! elle n'est plus en mon pouvoir... à la vue du lâche qui me l'avait écrite, elle échappa de mes mains et...

CYPRIEN.

Et il s'en est emparé n'est-ce pas.

ESTELLE.

Pour la mettre en pièces...

CYPRIEN, à part.

Au moins, elle se donne la peine d'inventer une excuse ; c'est toujours ça

ESTELLE.

Vous me croyez, n'est-il pas vrai, Cyprien ?

CYPRIEN.

Je crois que je suis le plus malheureux des hommes... car aujourd'hui je puis vous le dire ce secret que depuis long-temps je cache, même à ma mère... Je vous aimais, mademoiselle je vous aimais de toutes les forces de mon âme...

ESTELLE, à part.

Il m'aimait !

CYPRIEN.

L'éducation avait élevé entre nous une barrière insurmontable... je me taisais... je me résignais à mon sort...—Un autre, pensais-je souvent, un autre la rendra plus heureuse que moi... et j'aurais été le premier à vous conseiller un mariage digne de vous... C'eût été bien pénible, allez... ça m'aurait fait bien mal... mais n'importe, j'aurais eu ce courage-là...

ESTELLE, à part.

Mais c'est une agonie qu'il me fait subir !

CYPRIEN.

Cet ouvrier... cet homme qui n'a pas appris à dorer ses phrases... il avait de l'estime pour vous... jamais il n'aurait conçu l'infâme projet de vous compromettre, de vous déshonorer... comme ne l'a pas craint le monsieur du beau monde... celui-ci vous dédaignait pour sa femme, et l'artisan eût été heureux de vous donner ce titre... mais à présent... oh! à présent!..

Air : du faucon. (Chanté.)

Hélas! je change de langage...

ESTELLE, à part.

Les pleurs inondent mon visage.

CYPRIEN.

Où, ma fierté contre vous doit s'armer.

ESTELLE, à part.

Quoi! Cyprien cesse de m'estimer!

CYPRIEN.

L'illusion est effacée...

ESTELLE.

De douleur, mon âme est glacée,

Il me bannit de sa pensée.

C'en est donc fait!.. Il ne va plus m'aimer!

CYPRIEN, à part.

Ah malheureux! Je ne dois plus l'aimer!

Oh mais M. Anatole n'en est pas où il croit... à côté de l'injure sera la réparation.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

CYPRIEN.

Je veux dire que je vous ai trop aimée, pour laisser un fat ternir impunément votre honneur.

ESTELLE.

Sur l'âme de ma mère, mon honneur est sans tache.

CYPRIEN.

On saura que vous êtes venue seule chez M. Anatole de Beaumanoir, et le monde qui a raison d'être sévère, jettera sur vous le ridicule et le dédain, si cet Anatole ne répare pas sa faute en vous donnant son nom.

ESTELLE.

Moi... sa femme! Ah! jamais... jamais!

CYPRIEN, apercevant Anatole.

Le voilà donc... Ah! enfin!

## SCÈNE X.

CYPRIEN, ESTELLE, ANATOLE.

ANATOLE, s'arrêtant brusquement à la vue de Cyprien.

Vous ici!

CYPRIEN.

Je suis venu trop tôt, n'est-il pas vrai; ce n'est pas moi que vous comptiez trouver?

ANATOLE, à part.

Quel contretemps!

CYPRIEN, avec amertume.

Vous le voyez, j'ai du zèle. Ce matin vous êtes venu me commander de l'ouvrage, et je ne me suis pas fait attendre... c'eût été de l'ingratitude... vous qui me donnez si souvent à travailler... et puis vous aimez tant à visiter l'atelier du pauvre Cyprien, qu'il vous doit bien à son tour quelque peu d'empressement...

ANATOLE, à part.

Je crois, Dieu me pardonne qu'il veut faire le plaisant.

CYPRIEN, se contenant avec violence.

Dans votre monde on a l'âme noble et élevée... c'était plaisir de voir avec quelle louable bonté vous profitiez du prétexte de vos commandes pour aller consoler un malheureux aveugle... (S'élançant avec rage vers Anatole.) Savez-vous bien, monsieur que votre conduite est infâme!

ESTELLE.

De grâce, Cyprien...

ANATOLE.

Laissez, Mademoiselle, laissez parler ce noble chevalier; il se fait redresseur de torts... comment donc! mais le rôle est brillant à remplir.

CYPRIEN.

Il en est un plus beau sans doute... celui que vous avez choisi:

ANATOLE.

Je suis trop bon de vous écouter ainsi... sortez...

CYPRIEN.

Sortir! oh! avant, vous m'entendez! Le hasard a placé sur votre passage une jeune fille veillant comme un ange gardien près de son père infirme... il vous a semblé qu'il y aurait quelque gloire à tenter cette nouvelle conquête... une maîtresse de plus! mais en présence d'un tel trophée, qu'est-ce que le désespoir d'un vieillard, que le déshonneur de sa fille peut faire mourir de chagrin? allons donc, ce n'est pas la peine de s'arrêter à un pareil scrupule...

ESTELLE, à part.

Mon pauvre père!

ANATOLE, à Cyprien.

Quand il vous plaira de vous taire, je...

CYPRIEN.

Vous vous êtes dit: « tous les moyens sont bons pour tromper l'inexpérience et la faiblesse... Estelle est, pour ainsi dire sans appui sur la terre... il faut profiter de son isolement pour la séduire... que feront ensuite ses regrets et ses plaintes! son père est privé de la vue... et personne ne viendra la défendre... (Fixant Anatole avec fureur, et, avec explosion.) Vous vous êtes étrangement trompé, savez-vous?

ANATOLE.

Convendez que je suis patient... et que j'ai le caractère bien fait.

CYPRIEN.

Eh bien! moi, je n'ai pas le même avantage; je ne sais pas trouver le mot pour rire lorsque l'honneur est en jeu; aussi, j'achèverai de céder au cri de ma conscience, et je vous montrerai le chemin que vous devez suivre.

ANATOLE.

Ah! vraiment!

CYPRIEN.

Je ne vous demande pas par quel moyen vous avez attiré Mademoiselle dans cette maison; ce que je sais, c'est qu'en l'y retenant vous l'avez perdue, et que désormais, c'est pour vous un devoir de lui donner votre nom.

ANATOLE.

Certes, M. Cyprien a de la grandeur d'âme... offrir à un autre la femme qu'on aime, voilà de la générosité on je ne m'y connais pas... toute-

fois, je n'ai pas pour habitude de recevoir de leçons de qui que ce puisse être, et certes, je ne pense pas devoir commencer par me soumettre à celles de M. Cyprien.

CYPRIEN, lui prenant fortement le bras.

Il faut une réparation à la fille du capitaine Raymond... entendez-vous... il la faut... et vous la donnerez.

ANATOLE.

C'en est assez, votre insolence me lasse à la fin... sortez de chez moi, je vous l'ordonne.

CYPRIEN.

Vous me chassez! hé bien! oui, je sortirai d'ici, mais tout à l'heure, mais quand je l'aurai dit que je professe pour toi le plus profond mépris.

ESTELLE.

Arrêtez, Cyprien...

ANATOLE, qui veut s'élançer; Estelle le retient.  
Malheureux!

CYPRIEN.

Eh! Mademoiselle, que craignez-vous donc? le riche insolent aurait peur de se compromettre en se battant avec l'ouvrier... rassurez-vous... l'ouvrier est fait pour recevoir l'insulte, et le fat aux gants jaunes et au cœur poltron, se rit de sa colère, sans daigner lui donner satisfaction... N'est-il pas vrai, M. Anatole! (Anatole hausse les épaules, et le regarde avec dédain.) N'est-ce pas qu'un duel est impossible entre vous et un obscur artisan... lui, habitué à manier la lime et le marteau... vouloir saisir une épée ou un pistolet... ce serait une bouffonnerie!... il n'a pas l'art de briller dans un tir... il n'est pas élève de Grissier... et on peut impunément lui cracher au visage... non, il ne sait pas tuer un homme par principe... non, il n'a pas le talent du meurtre... mais il a mieux que tout cela, l'ouvrier, il a du cœur!

ANATOLE.

Sais-tu, pauvre insensé, qu'il y aurait un arrêt de mort dans chacune de tes paroles... si je n'avais pas pitié de toi?

CYPRIEN.

*Accès de la Nègre.*

Quoi! tu réponds toujours par le mépris!  
C'est à mon tour à te jeter l'outrage...

(Il secoue l'épaulette d'Anatole qui porte la main à son épée, et se contient que par ce qu'Estelle se jette devant lui.)

ANATOLE, à Cyprien.

Ah! tout son sang...

CYPRIEN.

Tu n'as donc pas compris,

Que tant d'affronts allumeraient ma rage?  
Te battras-tu?

ANATOLE.

Va ce n'est pas en vain,  
Que ta fureur appelle ma vengeance...

CYPRIEN.

Oui... maintenant, je brave ton dédain...  
Car, quand il a les armes à la main,  
L'homme du peuple aplaudit la distance...  
Par son courage, il brise la distance!

ANATOLE.

Sortons!

CYPRIEN.

A l'instant.

ESTELLE, s'interposant.

Non, non, cet horrible duel n'aura pas lieu...  
M. Anatole, ce serait un assassinat...

ANATOLE.

Nous nous battons, vous dis-je...  
(Ils sortent, Anatole a repoussé Estelle et reformé à clef la porte sur elle.)

## SCÈNE XI.

ESTELLE, puis GÉLIOTTE.

ESTELLE, après avoir essayé vainement d'ouvrir la porte.

Fermée!... Comment empêcher cet affreux combat!... Mais j'y pense... cet homme... (Elle va à la fenêtre.) Au secours! au secours!... On m'entendra sans doute... Au secours!...

GÉLIOTTE, il ouvre la porte du fond.

Qu'y a-t-il donc? Est-ce que le feu est à la maison?

ESTELLE.

Courez... Ah! courez vite...

GÉLIOTTE.

Courir!... où?

ESTELLE.

Mais ils vont se battre!

GÉLIOTTE.

Qui?

ESTELLE.

M. Anatole et Cyprien... Et c'est pour moi...  
Ah! malheureuse Estelle!...

GÉLIOTTE.

Quoi! vous êtes... Ah! quel embrouillamini!  
quelle bouteille à l'encre!... Mais je ne veux pas qu'il y ait de la casse... gare là-dessous!... (Il sort et heurte M. Raymond, qui entre, accompagné de M<sup>me</sup> Gervais.) Pardon, excuse, les anciens!

## SCÈNE XII.

ESTELLE, RAYMOND, M<sup>me</sup> GERVAIS.

ESTELLE, courant vers son père.  
Mon père...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je vous avais bien dit que nous la retrouverions ici cette chère enfant...

RAYMOND, embrassant sa fille.

Merci, merci, bonne dame.

(On entend un coup de pistolet.)

ESTELLE, à part.

Dieu! il était trop tard!

RAYMOND.

Quel est ce bruit?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ça me fait peur!

RAYMOND.

Sans doute quelque étourdi qui s'exerce à un tir.

ESTELLE.

Peut-être aussi quelque malheureux est-il blessé, là, près de nous.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Venez, mademoiselle Estelle, allons lui offrir nos secours.

(Elle sort avec Estelle en faisant assaillir Raymond.)

## SCÈNE XIII.

RAYMOND, puis GÉLIOTTE.

RAYMOND.

Espérons que leurs craintes ne se réaliseront pas... Le jour de ma réconciliation avec mon vieil ami ne saurait être marqué par un tel malheur.

GÉLIOTTE, arrivant tout joyeux.

Vive l'Institut ! vive Cyprien !.. vive M. Anatole !.. vive le papa Dorvigny !..

RAYMOND.

Qu'est-ce donc, mon ami ?

GÉLIOTTE.

Ah ! pardon, excuse, estimable débris de notre vieille gloire... Je ne vous avais pas dévisagé... Mais c'est égal, je le répète : Vive l'Institut, qui a décerné le prix de mécanique au simple ouvrier ! vive Cyprien, qui n'a pas hésité à se battre avec un troupier, pour punir les outrages faits à votre fille !..

RAYMOND.

Grand Dieu ! un duel... pour ma fille !..

GÉLIOTTE.

Les amis sont en bas qui le complimentent.

RAYMOND.

Ce bon Cyprien ! Oh ! je suis heureux de son petit triomphe.

GÉLIOTTE, avec volubilité.

Où, mais rassurez-vous, tant de tués que de blessés, tout le monde se porte bien... Cyprien a été maladroit, et M. Anatole de Beamanoir, ou Anatole Dorvigny, comme vous voudrez, a tenu que les deux n'en font qu'un, lui a tenu la main en lui disant avec noblesse : Jeune homme, j'ai eu tort, pardonnez-moi... épousez-la ; car vous êtes plus digne que moi de la posséder. Oh ! c'est bien, c'est très bien !.. aussi je le remercie... autant que son bonhomme de père, la meilleure pâte de père, qui est arrivé là à point nommé pour rendre le tableau plus touchant.

RAYMOND.

Mais tout cela me paraît encore une énigme.

GÉLIOTTE.

Excusez ! Fant que vous soyez bien difficile, si vous ne me comprenez pas... au surplus, v'la les autres qui vous en apprendront davantage, si c'est possible.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CYPRIEN, ESTELLE, DORVIGNY, OUVRIERS, puis UN TAILLEUR.

*(Les ouvriers entrent les premiers. Reviennent Cyprien.)*

CHOEUR.

*(Aux autres, qui sont restés dehors. (Plus de l'Air.)*

C'est l'amitié qui nous pardonne,

Fêtons, fêtons, l'heureux vainqueur !

Un ouvrier que l'on couronne

C'est pour nous tous beaucoup d'honneur.

*(La Musique continue en soufflant sur le motif de cette dernière jusqu'à la fin de la pièce.)*

CYPRIEN.

Merci, merci, mes bons amis.

GÉLIOTTE, lui serrant la main.

Cyprien... suffit... tu sais ce que je te suis.

ESTELLE, allant à son père.

Mon père !

CYPRIEN, de l'autre côté.

Monsieur Raymond !

GÉLIOTTE.

Pas de dialogue, c'est inutile... J'y ai tout fait.

RAYMOND, les prenant dans ses bras.

Mes chers enfans... soyez heureux.

ANATOLE, à Raymond.

Je fus bien coupable, M. Raymond ?

RAYMOND.

Je devrais vous haïr, vous ; mon cœur éprouve trop de bonheur pour que la rancune puisse y trouver place... hâtez-vous de me conduire auprès de votre père !.. il me tarde de l'embrasser.

ANATOLE.

Lui aussi, il a hâte de vous presser dans ses bras ; mais sa maudite goutte le force à vous attendre dans le salon du rez-de-chaussée.

*(Il fait un mouvement pour sortir. Entre un tailleur portant une livrée et un chapeau galonné.)*

LE TAILLEUR.

Monsieur, voici la livrée que vous m'avez demandée pour votre domestique Géliotte.

TOUS LES OUVRIERS, éant.

Tiens ! c'était un laquais.

GÉLIOTTE.

Moi, un laquais ! *(Il prend le chapeau galonné, et l'enfonce d'un coup de poing sur la tête du tailleur.)* Tais-toi, triple cuistre. *(A Anatole.)* Monsieur, vous m'avez triché. *(Jetant son habit.)* Au diable l'habit de la servitude ; l'exemple de Cyprien m'a redonné du cœur au ventre... je reprends la lime et le marteau, ce sont les armes du brave ouvrier ; je rendosse la blouse et la casquette de loutre, c'est la livrée du travail et de l'indépendance... Vive Cyprien !

TOUS.

Vive Cyprien !

*(Géliotte et les ouvriers se mettent à danser en rond autour de Cyprien et reprennent le chœur.)*

CHOEUR.

C'est l'amitié qui nous pardonne, etc.

*(Les autres laissent sur le tableau formé par le cercle des ouvriers.)*

FIN DE L'AMOUR D'UN OUVRIER.